CONSIDÉRATIONS

N° 20.

GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR A. CÉLESTIN DELAGRAVE, de Marennes,

Département de la Charente-Inférieure;

Bachelier ès-lettres de la faculté de Paris.

La menstruation est, dans la femme, le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé; sans elle, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement.

ROUSSEL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Président.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

CHIRURGIEN.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Hommage d'amitié, d'amour filial et de ma vive reconnaissance.

A MA COUSINE

MADAME PFISTER.

Témoignage d'amitié et de reconnaissance.

AUX MÂNES CHÉRIS

DU MEILLEUR DES FRERES.

Regrets éternels.

A MES SŒURS ET MON FRÈRE.

Gage d'une éternelle amitié.

A. C. DELAGRAVE

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la Puberté et de la première Menstruation.

L'HOMME change continuellement depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'époque fatale où il rend à la nature les principes élémentaires dont elle l'avait formé. La femme, dans une vie plus orageuse encore, marche de révolutions en révolutions, dont la première est la puberté, et la dernière la cessation des règles. Parmi ces périodes qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'observateur que la première menstruation et les phénomènes qui l'accompagnent? La femme, cet être aimable et bon, semble alors commencer une existence particulière sous l'influence des organes de la génération, qui lui donnent un mode de sensibilité différent de celui de l'homme, de celui qu'elle avait avant ces changemens, et qu'elle perdra un jour après avoir rempli le vœu de la nature. C'est aussi à cette même époque que disparaissent un grand nombre

de maladies, de même que du sein de ce mouvement général sortent de nouvelles affections, souvent rebelles aux divers moyens que la médecine emploie pour les combattre.

Enfance. A l'époque de la naissance, l'homme et la femme ne paraissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre; ce n'est que par la suite que cet état d'équivoque commence à disparaître. Pendant les deux ou trois premières années de la vie, on ne peut guère reconnaître qu'après un examen attentif les différences qui les distinguent l'un de l'autre; même air, même finesse de traits, même coloris, même son de voix, même allure, même délicatesse d'organes; souvent confondus dans les jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'âme du spectateur qui les comtemple aucun sentiment qui les distingue. Chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même, et ne laisse apercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle. Cependant, chez les petits enfans, la nature établit des différences qui n'ont point échappé aux médecins philosophes. En effet, à mesure qu'ils grandissent, on distingue plus aisément les sexes et les traits physiques et moraux propres à chacun d'eux. Plus communément la petite fille est plus délicate, plus mince, plus molle; ses cheveux sont plus longs, plus déliés, et ses muscles plus flexibles; son teint est plus pâle ou plus blanc. Elle a des goûts plus sédentaires, elle préfère des occupations moins bruyantes, elle se blottit dans un coin, s'amuse avec quelques chiffons, son petit ménage. Près de sa mère, on la voit sérieusement occupée à coiffer, à décoiffer sa poupée; tandis que le petit garçon, plus hardi, d'un caractère plus ferme, cherchant le mouvement et le bruit, aime les disputes, le tapage, bâtit des maisonnettes, bat de la caisse, joue du sabot, affronte le danger, et cherche à commander à ses petits camarades.

Adolescence. Néanmoins, dès les dernières années de l'enfance, porté par son goût naturel à des exercices plus pénibles, entraîné par son pen-

chant à essayer ses forces et à les augmenter, le jeune homme commence à décéler son sexe; et le moment arrive où Achille, caché à la cour de Lycomède, choisit, parmi les présens qu'Ulysse apportait aux filles de ce prince, l'épée, le casque et le bouclier qui doivent un jour l'immortaliser. La jeune fille, plus douce, plus tendre, plus affectueuse, a plus de finesse et de pénétration; c'est ainsi que, sachant combien la faiblesse de son organisation la soumet à l'homme, elle sait profiter de ce désavantage en se montrant plus soumise qu'on ne peut l'exiger. Prévoyant, en outre, le rôle qu'elle remplira un jour dans la société, elle s'occupe des moyens qu'elle doit mettre en usage pour charmer et pour plaire. Elle s'étudie à prendre tel geste, telle attitude plutôt que d'autres. Les brillantes parures éblouissent déjà son imagination; elle désire d'être grande, et se montre jalouse d'être aimée.

Différences des deux sexes au physique.

L'âge, produisant le développement de toutes les parties du corps de la femme, ne leur donne pas le même degré de force, de consistance, de grandeur que chez l'homme; la femme diffère de l'homme par une organisation qui lui est propre. Sa stature est plus petite, son corps plus lâche, plus mou; *mulierem variore et molliore carne esse quàm virum censeo,* dit *Hippocrate;* son tronc a proportionnellement plus de longueur que celui de l'homme, ses proportions se rapprochent plus de celles de l'enfant, ses membres sont plus gros et plus courts; sa tête est moins grosse, sa figure présente un ovale plus régulier, son cou est plus long, sa poitrine moins étendue en hauteur et d'une forme conique, ses épaules plus rapprochées; le bassin est plus large et plus évasé; il a plus de convexité en dehors; ce qui lui donne plus de capacité. Le squelette de la femme présente moins d'étendue que celui de l'homme dans toutes ses dimensions. Ses os sont plus blancs, plus tendres, plus légers; les os longs sont grêles, spongieux; les os plat moins larges et moins épais; le crâne est moins volumineux, la colonne vertébrale plus grêle; les clavicules sont plus longues et moins

recourbées, le sternum plus élevé et plus court; ce qui rend la poitrine proéminente. Les os coxaux sont plus écartés entre eux, le sacrum et le coccyx plus larges, les trochanters plus éloignés; disposition admirable, qui, en rendant la grossesse moins incommode et l'accouchement plus facile (voyez les tableaux de M. *Chausseir*), donne à la vérité moins de grâce à la marche de la femme; ce qui a fait dire au philosophe de Genève que « *les femmes ne sont pas faites pour courir; c'est la seule chose qu'elles fassent de mauvaise grâce.* »

Les cartilages, les ligamens, et tous les tissus blancs de la femme sont plus extensibles et moins élastiques; aussi ses articulations ont plus de souplesse et de mobilité; les muscles sont plus petits, moins vigoureux; leurs fibres sont séparées par une grande quantité de tissu cellulaire. Le système vasculaire est plus mou et plus ténu; les vaisseaux qui se distribuent au bassin et aux organes de la génération ont un plus fort calibre et sont plus flexibles.

Fourcroy prétend que les vaisseaux sanguins de la femme sont plus nombreux, et que le sang qu'ils renferment conserve plus long-temps le caractère de celui de la jeunesse. *Thomas Reid* dit que ses vaisseaux lymphatiques sont plus nombreux et moins fournis de valvules. Les nerfs de la femme sont plus déliés et plus mous; ce qui les rend plus sujets à l'ébranlement et à l'agitation; son tissu cellulaire est plus abondant, moins serré; se charge d'une grande quantité de graisse en s'introduisant entre les muscles, et en remplissant les espaces qui les séparent; il concourt à donner aux membres ces formes douces et ces contours moelleux que ceux de l'homme ne doivent point avoir.

Chez elle, la pulpe cérébrale est moins ferme et moins volumineuse, l'ouverture de la glotte a moins d'étendue, le larynx plus étroit; aussi la voix est plus douce et plus flexible, le cœur plus gros relativement à la masse du corps; les poumons sont plus petits, les viscères abdominaux susceptibles de céder aux diverses impressions qu'ils reçoivent pendant la gestation; sa tem-

pérature est plus élevée, sa transpiration cutanée et pulmonaire moins abondante, son urine plus claire et en plus grande quantité : enfin son système nerveux jouissant d'une plus grande susceptibilité que celui de l'homme ; ce qui a fait dire *à notre célèbre professeur* HALLÉ *que la femme était la partie nerveuse du genre humain, et l'homme la partie musculaire ;* tous ses organes des sens ont une activité plus grande ; aussi l'œil est-il plus vif, plus pénétrant, le tact plus délicat, l'ouïe et l'odorat plus fins, le goût plus exquis, la voix plus aiguë et plus sonore.

Si, comme nous venons de le voir, la femme nous offre des différences bien tranchées relativement à ses qualités physiques, elle diffère encore bien plus de l'homme sous le rapport de ses qualités morales. De tout temps les auteurs les plus célèbres (1) en ont tracé le tableau avec autant de fidélité que d'éloquence ; aussi n'essaierai-je pas, après eux, de peindre avec une plume aussi novice que la mienne les passions douces familières à la femme, l'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour ; sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent.

Puberté.

La puberté, que *Buffon* appelle le *printemps de la vie*, la *saison des plaisirs*, est cet âge qui, succédant immédiatement à l'enfance, accompagne l'adolescence et précède la jeunesse ; c'est celui où la nature, après avoir donné aux principaux organes de l'économie une grande partie du développement qu'ils doivent éprouver, accorde ensuite à l'individu les moyens de propager son espèce.

La femme, en s'avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive et délicate : ses traits sont plus fins, ses formes plus douces ; elle arrive, sans éprouver de changemens bien marqués qu'une augmentation dans la taille, à

(1) Voyez *Buffon*, *J. J. Rousseau*, *Thomas* (Caractère des femmes), *Roussel* (Système physique et moral de la femme), *Cabanis* (Rapport du physique et du moral).

ce moment où une foule d'idées confuses, des sensations indéterminées la tourmentent. Elle tombe dans une sorte de langueur; une teinte de mélancolie est répandue sur tous ses traits; elle n'ose plus se livrer à l'abandon de l'enfance ; elle voudrait confier son état, mais la main du mystère semble déjà lui fermer la bouche, et son front se colore du rouge de la pudeur ; elle a des caprices, des inégalités d'humeur, des désirs, sans savoir quel en est l'objet; elle fuit le tumulte ; la solitude a pour elle les plus puissans attraits :

C'est un bois qui lui plaît, c'est un désert qu'elle aime;
Son cœur, plus recueilli, jouit mieux de lui-même.
La nature un peu triste est plus douce à son œil;
Elle semble en secret compatir à son deuil.

DELILLE.

Jusqu'à cette époque de la vie, le système de la reproduction reste dans une sorte d'apathie, et participe peu à l'accroissement et à la sensibilité générale ; mais alors il sort de l'engourdissement où il a langui. L'utérus devient un centre de fluxion, les humeurs y arrivent de toutes parts, le pénètrent, en changent la consistance, le volume et les dimensions ; il devient plus grand, plus mou, plus arrondi ; par l'excitation que produisent les ovaires, il devient le siége d'une concentration puissante de sensibilité qui semble appeler à elle toutes les forces de la vie pour réagir à son tour sur toute l'économie animale. Cet excès des mouvemens vitaux vers les ovaires et l'utérus n'est pas entièrement au profit de ces organes ; leurs annexes et les parties qui sont sympathiquement liées avec eux ressentent presque instantanément des modifications considérables. Le tissu cellulaire qui environne les parties génitales externes reçoit une plus grande quantité de graisse qui gonfle et rend plus étroites les ouvertures et les canaux qui en font partie. Les os du bassin s'évasent, s'agrandissent, et se consolident ; le duvet qui recouvre les parties extérieures de la génération devient plus épais et prend une couleur prononcée. Les muscles de

la glotte reçoivent un accroissement et un ton particulier qui impriment de la force et de l'éclat à la voix ; aussi les jeunes filles aiment le chant et s'exercent à déployer les agrémens de leur voix. Les parois thoraciques s'élèvent et s'arrondissent ; les glandes mammaires augmentent de volume, et, revêtues d'une couche de tissu cellulaire assez épais, elles se présentent sous ces formes voluptueuses à l'attrait desquelles ajoutent la couleur vermeille et l'exquise sensibilité des mamelons. Dans la réunion de tous ces phénomènes le médecin voit les avant-coureurs d'une congestion sanguine qui se fait vers l'utérus, et qui, depuis la puberté jusqu'à l'âge de quarante à cinquante ans, devient périodique, et assujettit la femme à un écoulement de sang qui reparaît régulièrement tous les mois. Les retours de cette congestion et de cette évacuation établissent chez elle une des fonctions les plus importantes de son économie.

Menstruation.

Cette fonction est communément désignée sous le nom de *menstruation*, et l'écoulement de sang, qui en est le principal phénomène, par ceux de *règles*, de *mois*, d'*ordinaires*, de *fleurs*, de *purgations*, de *lunes*, d'*affaires*, etc., dénominations qui rappellent la régularité des retours auxquels cette fonction est assujettie, en même temps qu'elles marquent l'intervalle qui sépare ces évacuations entre elles.

Je dirai avec M. *Jaymes* (Thèse, 1816), que la menstruation, considérée comme fonction, doit être distinguée de ces écoulemens sanguins qui arrivent dans certains cas, et qui lui sont étrangers ; car, dans bien des circonstances le travail de cette fonction se fait par des signes non-équivoques, sans que pour cela l'évacuation sanguine ait lieu par les parties génitales, tandis que d'un autre côté on rencontre assez fréquemment des écoulemens sanguins par l'utérus, qui n'ont aucun rapport avec la fonction qui nous occupe.

La menstruation doit être considérée comme manifestement liée à

toutes les autres fonctions qu'elle tient sous son empire, et auxquelles elle est à son tour subordonnée. Aussi la regarde-t-on avec raison comme le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé des femmes.

Apparition des règles.

Le signe le moins équivoque de la révolution qu'éprouve la femme au moment de la puberté est l'apparition des règles. Jusqu'à cette époque, les organes génitaux, qui ne vivaient pour ainsi dire que d'une vie végétative, sortent de leur engourdissement. La matrice, recevant un grand accroissement, devient un centre d'action vers lequel la nature dirige toutes les forces de la vie. On voit sa sensibilité et son irritabilité portées tout à coup au plus haut degré d'activité, de manière à exercer sur toutes les fonctions une influence d'autant plus grande, que la première menstruation est elle-même plus laborieuse. S'il est des filles qui n'éprouvent aucune altération dans leur santé au moment de la première apparition des règles, qui se fait sans trouble, et pour ainsi dire sans avoir été annoncée, le plus grand nombre cependant présentent à l'œil observateur des symptômes généraux et particuliers qui la précèdent, la préparent, et annoncent la plénitude du système circulatoire : ce sont, un sentiment de pesanteur générale, des lassitudes spontanées, des étourdissemens passagers, une augmentation de chaleur, efflorescence passagère du système cutané, particulièrement à la face ; yeux rouges, sensibles et larmoyans, mais environnés d'un cercle bleuâtre ou livide, plus marqué à la paupière inférieure ; il y a des vertiges, des bâillemens, des pandiculations, léger accès de fièvre éphémère, le pouls présente un type particulier, qui n'avait pas échappé à *Bordeu* (1), et à l'aide duquel ce médecin célèbre était parvenu quelquefois à prédire l'évacuation menstruelle; il est élevé, rebondissant, ses pulsations sont inégales : douleurs vagues et engourdissement dans les lombes, le bassin, les aines, les cuisses; prurit, éréthisme, chaleur et

(1) *Bordeu*, Traité sur le pouls, t. 1.

léger gonflement des parties génitales externes ; durcissement et sensibilité des seins, portée quelquefois jusqu'à la douleur ; érection et coloration en brun du mamelon ; sommeil agité, inquiet, et souvent interrompu par des rêves fatigans. Alors survient l'éruption d'une plus ou moins grande quantité d'un sang pur et vermeil, qui est presque toujours précédée et suivie d'un suintement séreux et rougeâtre, et qui amène une diminution dans l'exhaltation vitale : les autres symptômes cessent aussi, le malaise qu'ils occasionnaient se dissipe ; la femme se sent soulagée, et, comme étonnée de tous ces phénomènes, reste pendant quelque temps dans l'accablement et la langueur ; enfin tout rentre dans l'ordre, et la jeune fille peut dès-lors remplir le vœu de la nature. Des symptômes à peu près semblables, mais ordinairement bien plus légers, annoncent le retour du flux menstruel, qui revient à des époques indéterminées ; souvent il est plusieurs mois, et même des années entières sans reparaître ; mais il tend toujours de plus en plus à prendre cette périodicité qui lui a fait donner le nom de *mois*, *règles*, etc. C'est encore au retour de chaque menstruation que la femme est plus susceptible d'être affectée par les moindres impressions ; aussi avons-nous vu les plus douces s'abandonner à des impatiences sans motif, et la plus sage obéir à des caprices dont elle-même est étonnée.

Epoque de la première apparition.

L'époque de la première apparition des règles n'est pas la même pour tous les individus ; les variétés qu'elle présente sont dues à l'influence du climat, à la manière de vivre, à l'éducation, etc. Les jeunes filles des pays chauds sont nubiles de très-bonne heure. L'illustre auteur de l'Esprit des lois observe que dans les climats brûlans, où les femmes sont réglées à huit où neuf ans, et déjà vieilles à vingt ans, l'enfance et le mariage vont toujours ensemble. « La raison, ajoute Montesquieu, ne se trouve donc jamais chez elles « avec la beauté : quand la beauté demande l'empire, la raison la fait « refuser ; quand la raison pourrait l'obtenir, la beauté n'est plus. » (Esprit des lois, tom. 2, liv. 16, chap. 2.) Dans l'Inde, la Turquie,

les pays les plus méridionaux de l'Europe, les jeunes filles sont réglées dès l'âge de dix ans, et même plus tôt, comme le prouvent plusieurs exemples remarquables. Mahomet, au rapport de Prideaux, épousa Cadisja à cinq ans, et à huit l'admit à sa couche nuptiale. Aux Maldives, les filles sont ordinairement mariées lorsqu'elles atteignent leur huitième année, parce qu'on croirait commettre un crime en les laissant dans le célibat, quand elles sont nubiles. (Voyage de François Pirard.) Dans le royaume d'Alger, les femmes accouchent communément à neuf ou dix ans. (Histoire du royaume d'Alger.) Un voyageur assure qu'il a vu aux Indes une fille de trois ans bien réglée, et dont les seins étaient entièrement développés ; elle accoucha à l'âge de cinq ans. (Encyclop., tom. 4, *règles.*) En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à douze ans. C'est sans doute à cause de ce développement précoce que dans l'Italie le droit romain permettait de marier les filles à douze ans.

Dans les contrées septentrionales, telles que la Suède, la Norwége, la Russie, etc., la menstruation n'a lieu qu'à une époque beaucoup plus avancée de la vie des filles, qui le plus ordinairement ne sont réglées qu'entre seize et dix-huit ans. Mais si dans les pays chauds la menstruation est accélérée par l'effet du calorique, sa fin est également plus rapprochée. Les femmes de la zone torride cessent de devenir mères dès l'âge de trente-deux, trente-huit ans, tandis qu'il n'est pas rare de voir celles du nord jouir des attributs de la fécondité à cinquante-cinq, et même à soixante ans. « J'ai vu à « Moscou, dit M. *Durand* (Thèse, 1816), lors du déplorable in- « cendie qui consuma cette ville, une femme de soixante-trois ans « qui portait son fils à la mamelle. »

Si la menstruation est moins prompte à s'établir chez les peuples du nord, elle devient au moins favorable à l'espèce humaine; car les femmes, étant plus fortes, mieux réglées, y sont plus fécondes, et mettent au monde des enfans plus vigoureux et mieux portans ; tandis que, dans les climats brûlans du midi, des causes opposées ont dû amener des effets absolument contraires. « Il n'est pas surpre-

nant, dit M. *Virey*, article *climat*, Dict. des sciences méd., qu'une disposition nerveuse très-prononcée et la rapidité du développement amènent une puberté précoce chez les méridionaux ; les femmes, à peine sorties de l'enfance, y deviennent mères ; mais, semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur de l'été fait éclore et faner en un jour, elles perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin : aussi les pays chauds semblent-ils être le dépôt de la vieillesse du genre humain. D'ailleurs ce vif penchant aux jouissances, dans les deux sexes, produit leur énervation mutuelle : il en résulte aussi que la reproduction n'est pas proportionnelle à la fréquence des unions. » Dans les pays tempérés, en France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, la menstruation n'a lieu que vers la quatorzième année, époque de la vie où les organes génitaux ont reçu le degré de développement et de force nécessaire pour supporter les fatigues de la grossesse et de l'accouchement.

Influence du tempérament et de l'éducation.

Le tempérament influe beaucoup sur l'apparition des menstrues ; les femmes pléthoriques sont en général plus tôt réglées que celles d'une constitution lymphatique ; celles qui sont irritables, sensibles, parviennent de bonne heure à la puberté ; enfin la menstruation est plus précoce dans les villes que dans les campagnes ; ce qui est dû au différent genre de vie que mènent les jeunes filles. Dans nos grandes villes, les femmes, élevées dans la mollesse et l'oisiveté, hâtent la première apparition des règles par des excitations de tout genre, la lecture des romans, la vue des spectacles, la fréquentation des hommes, l'aspect d'images voluptueuses et les accords d'une musique tendre, dont l'action sur les organes de la génération est si frappante, ainsi qu'Horace l'avait observé, et comme il l'exprime par les vers suivans, où il reproche aux Romains les vices de son siècle :

Motus doceri gaudet jonicos
Matura virgo ; et fingitur artubus,
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui. Od. 6, liv. 3.

Tandis que dans les campagnes, au contraire, nos modestes villageoises, dont l'imagination est peu vive et les sens tranquilles, occupées à des travaux en plein air, exposées à l'ardeur du soleil, ne sont réglées que vers l'âge de dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, et jouissent d'une santé robuste avant et après cet écoulement.

Durée et quantité des règles.

Dans nos climats, les femmes ont ordinairement leurs règles pendant trois, quatre, cinq et même six jours. Chez plusieurs, cette évacuation répond aux phases de la lune. Quant à la quantité du sang fourni à chaque époque menstruelle, elle est loin d'être la même pour toutes les femmes ; elle varie suivant le climat, l'habitude, l'âge et le tempérament. *Hippocrate* la portait à deux hémines où vingt onces pour la Grèce. Elle a été évaluée en France par *Roussel* depuis huit jusqu'à dix-huit onces ; par *Baudelocque* de trois ou quatre onces, tandis que M. le professeur *Richerand* l'évalue de trois onces à une livre. En général, la quantité du sang menstruel est plus abondante dans les climats chauds, dans les villes, chez les personnes sédentaires qui font usage de chaufferettes, vivent dans l'indolence, la paresse, chez celles adonnées aux plaisirs de Vénus; que chez les femmes menant une vie simple et laborieuse.

Qualités du sang des règles.

Quant à la nature du sang menstruel, les opinions des philosophes ont beaucoup varié. Les anciens croyaient qu'il avait des qualités malfaisantes, et qu'il devait, pour cette raison, être évacué chaque mois : de là le nom de *purgation* donné à cette excrétion. *Pline* et les auteurs qui l'ont suivi ont pensé qu'il n'y avait rien de plus monstrueux que ce sang, puisque, disent-ils, par sa vapeur ou son attouchement les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent stériles, les greffes des arbres meurent, et les fruits tombent tout desséchés ; la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, la beauté de l'ivoire est effacée, les abeilles en meurent, l'air en est infecté, et les chiens qui en mangent deviennent enragés. Si tout cela est vrai, dit *Mauriceau* (Maladies

des femmes grosses, vol. 1, p. 46), les hommes assurément fuiraient plus qu'ils ne font la compagnie des femmes.

Mais, parmi tant d'opinions diverses, dépourvues en grande partie de bon sens, et qui ont dû être fortifiées par la défense faite aux femmes, par le législateur des Hébreux, d'entrer dans le temple et d'avoir commerce avec leurs maris pendant l'évacuation périodique, on peut trouver quelques vérités, soit dans la facilité avec laquelle le sang, sorti des vaisseaux, passe à la corruption, surtout dans les climats chauds; soit à l'odeur qu'exhalent les parties génitales chez les femmes qui n'ont pas recours à de fréquentes ablutions, odeur forte, quelquefois fatigante, rebutante, et qui, plusieurs fois, a fait tourner le lait. « J'avoue, dit M. *Gardien*, que, dans plusieurs ménages, on m'a assuré avoir éprouvé « de ces changemens et désagremens, lorsque les cuisinières ou « les femmes chargées de la laiterie étaient réglées. » Enfin il est hors de doute que ce sang peut devenir le germe de quelques maladies, toutes les fois qu'il provient de personnes malsaines, ou qu'il a commencé à éprouver un mouvement de décomposition par un séjour prolongé dans l'intérieur des organes de la génération; aussi a-t-on vu de nombreux exemples d'hommes qui ont été atteints d'écoulemens, même très-opiniâtres, pour n'avoir pas suspendu leurs approches amoureuses pendant ce temps.

Mais si on ne reconnaissait pas au sang menstruel des qualités essentiellement nuisibles, pourrait-on admettre qu'il fût précisément de la même nature que celui de la masse générale, dont il dérive, et qu'il sortît toujours sans altération? Je ne le pense pas. Il doit, en traversant l'utérus, y éprouver un mode particulier d'altération, y puiser de nouvelles propriétés, et ce qui tend à me fortifier dans cette idée, c'est que M. le professeur *Chaussier* a remarqué que le sang menstruel, qui a évidemment l'odeur piquante du sang artériel, ne lui avait point offert le caractère essentiel de ce sang, c'est-à-dire la propriété de se coaguler.

S'il faut en croire les rapports des voyageurs qui ont visité les nations sauvages, on voit à combien de précautions humiliantes sont exposées les femmes dans un moment où elles réclameraient le plus de soins. « Il semble, dit *Roussel*, que les hommes, plus « libres dans cette crise passagère où les charmes de la femme « sont obscurcis d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'inter- « règne qu'elle leur laissait pour se révolter, et outrager ce qu'ils « sont forcés d'adorer dans d'autres temps. »

Des causes de la menstruation et de sa périodicité.

De même qu'on a cherché à déterminer les qualités du sang menstruel, de même aussi on a voulu expliquer les causes de la menstruation. Une fonction qui s'apercevait d'une manière périodique chez la femme devait vivement occuper relativement à sa cause première; aussi que de savantes théories, que de brillantes explications ont été inventées à ce sujet par les médecins de tous les siècles! *Aristote* et les anciens, ayant reconnu qu'il existait quelque rapport entre le retour périodique de la lune et celui de l'écoulement, prétendaient que cette fonction dépendait du cours de cet astre; ils dirent même que les jeunes femmes étaient réglées dans la nouvelle lune, et les vieilles sur son déclin :

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

D'autres, peu contens de cette explication, *Vanhelmont, Paracelse,* imaginèrent que la matrice devenait le siége d'un ferment particulier, qui, mêlé au sang à certaines époques, produisait dans ce fluide une effervescence dont l'effet était une hémorrhagie par l'utérus. Enfin, comme à cette époque tous les symptômes qu'on observe semblent annoncer un état de pléthore plus ou moins prononcé, *Galien* attribue à la pléthore la cause de la menstruation. Cette théorie fut soutenue par *Stahl, Freind, Littre,* etc.; mais quoique celle-ci ait traversé des siècles, elle n'a pas plus servi à nous faire connaître la cause que la périodicité des règles; aussi pouvons-nous dire qu'elle restera probablement toujours obscure, comme celle de l'accouchement à neuf mois.

Quant au siége de la menstruation, on ne peut douter qu'il ne soit dans la matrice. Mais il a existé une grande diversité d'opinions pour savoir de quel endroit de l'utérus découlait le fluide menstruel. *Morgagni* voulait qu'il fût versé par le fond de l'utérus; *Astruc* prétendait qu'il était fourni par je ne sais quels appendices veineux dont on ne trouve aucun vestige. *Baudelocque* le faisait découler des sinus utérins, c'est-à-dire d'un ordre particulier de vaisseaux admis par quelques uns, niés par d'autres. Enfin l'opinion le plus généralement admise aujourd'hui, est que le sang menstruel est versé par les extrémités exhalantes des artères utérines; de sorte que l'évacuation menstruelle est une véritable exhalation de la surface intérieure de l'utérus, prouvée par le renversement de cet organe, qui exhale visiblement ce liquide à chaque retour menstruel. Mais, quoique le sang suinte des extrémités des capillaires artériels, est-il bien vrai que ces vaisseaux se ramifient à travers la membrane muqueuse de l'utérus, membrane dont l'existence est prouvée, selon plusieurs anatomistes, et qui n'est point admise par notre célèbre professeur *Chaussier*, qui s'étaie dans son opinion des mêmes preuves que ceux qui l'ont admise?

Siége de la menstruation.

Dans une lettre de ce professeur, insérée dans un Traité des pertes utérines par madame *Boivin*, on voit qu'il invoque tour à tour l'autorité de *Boerhaave*, de *Méry*, de *Weilbreckt*, et de l'exact *Morgagni*. J'ajouterai, dit-il, le résultat des recherches des expériences nombreuses et variées que j'ai faites avec mon savant et ingénieux ami le docteur *Ribes* pour éclaircir ce point d'anatomie: tantôt nous avons fait macérer l'utérus avec une partie du vagin dans l'eau, dans du vinaigre, dans des liqueurs alcalines; tantôt nous avons soumis ces parties à une ébullition plus ou moins prolongée; toujours nous avons séparé avec facilité la membrane qui tapisse l'intérieur du vagin; nous avons pu la suivre jusqu'au bord de l'orifice de l'utérus; mais elle s'arrête, elle finit à ce point, et ne se prolonge pas, ainsi qu'on le dit communément, dans la ca-

vité de l'utérus. Enfin, quoique nous ayons examiné un grand nombre de fois l'utérus, soit dans l'état de vacuité, soit pendant ou après la grossesse, nous n'avons jamais pu apercevoir une membrane interne distincte du tissu propre de cet organe, et que l'on puisse en séparer par la dissection, comme on le fait dans les autres organes creux.

D'après ces explications données par le professeur *Chaussier*, nous devons nous tenir dans le doute sur l'existence ou non de la membrane muqueuse utérine, jusqu'à ce que de nouvelles recherches viennent nous en tirer.

La menstruation est-elle une institution primitive de la nature?

On ne doit point admettre avec *Roussel* que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice contracté dans l'état social, et qui, perpétué par l'habitude et transmis comme une affection héréditaire, est devenu par la suite des temps une des conditions les plus indispensables à la santé des femmes. Dans tous les pays nous avons vu les femmes assujetties à ce flux menstruel. Les relations des premiers voyageurs dans le Brésil, au Groënland, et chez les Samoïèdes, ont été démenties par des observations plus exactes, et on ne peut plus douter maintenant que les femmes de ces contrées ne soient assujetties à la loi commune. La présence régulière de cette fonction chez les femmes étant le plus sûr garant de l'excellence de leur santé, de l'heureuse aptitude qu'elles ont à la génération ; et sa non-apparition pendant la grossesse et l'allaitement, les accidens auxquels les femmes sont exposées lorsqu'elle se trouve supprimée, les efforts de la nature pour la remplacer par quelque autre hémorrhagie, tous ces faits ne concourent-ils pas à prouver que la menstruation est une institution primitive de la nature, aussi ancienne que l'espèce humaine, et ayant pour principal but la fécondité?

Cessation des règles.

La cessation comme l'établissement des règles est sujette à varier. Il est d'observation que les femmes réglées de bonne heure cessent de l'être plutôt; aussi dans les pays chauds, où les femmes

sont nubiles à dix ou douze ans, perdent-elles leurs règles à trente. Dans nos climats tempérés, le flux menstruel continue à couler jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Chez quelques-unes on le voit s'arrêter beaucoup plus tôt, chez d'autres, au contraire, la menstruation se prolonge au-delà du terme commun, plusieurs auteurs en ayant cité des exemples. *Haller*, entre autres, parle de femmes qui étaient réglées à quatre-vingts ans et au-delà, quelques-unes également qui sont devenues grosses bien au-delà du terme ordinaire. Je connais une femme de soixante-huit ans qui est parfaitement réglée, et qui éprouve à chaque période les phénomènes qui précèdent l'écoulement sanguin.

S'il est des femmes qui traversent cette période de la vie sans danger et sans incommodité notables, le plus grand nombre redoute cette époque, qu'elles regardent comme la plus orageuse de la vie, soit par l'idée que leur empire sur l'homme va perdre sa puissance, que leurs charmes vont les abandonner, soit enfin la crainte des accidens fâcheux qui l'accompagnent quelquefois, comme inflammations, hémorrhagies, hydropisies, cancer de l'utérus, des mamelles, affections hypochondriaques ou hystériques, etc.

CHAPITRE II.

Maladies guéries par la première menstruation.

Les changemens qui surviennent dans l'organisation des jeunes filles au moment de la puberté ont souvent amené la guérison de différentes maladies qui avaient résisté aux secours que l'art nous fournit : c'est ainsi que par ce nouveau genre de vitalité qui s'établit, on obtient la terminaison d'une grande quantité de maladies dépendantes d'une constitution scrophuleuse, telles que les engorgemens des glandes du cou, de la mâchoire et d'autres ; des tumeurs blanches des articulations, des ophthalmies scrophuleuses. Les convulsions deviennent moins fréquentes ; la danse de Saint-Guy, l'épilépsie, la catalepsie, l'hystérie disparaissent, de même que différentes affections, la teigne, les dartres, les gales anciennes,

la leucorrhée, les fièvres intermittentes. A cette époque aussi, on parvient à arrêter les progrès de plusieurs lésions vitales et organiques des os, telles que l'exostose, la carie, l'ostéo-sarcome, la nécrose et le rachitis, au moyen de médicamens qui jusqu'alors avaient été sans effet : enfin, par la dérivation que produit le flux menstruel, diverses hémorrhagies sont arrêtées, comme l'épistaxis, l'hématémèse, l'hémoptysie, qui pouvait faire craindre la phthisie pulmonaire.

Il me sera permis de faire mention de la guérison d'une hystérie, d'une déviation de la colonne vertébrale et d'une éruption périodique de furoncles sur toutes les parties du corps, amenée par l'éruption des règles, qui avait été facilitée par des moyens hygieniques et pharmaceutiques.

Maladies produites par l'éruption des règles.

Si, comme nous venons de le voir, la menstruation détermine la guérison de différentes maladies, le plus grand nombre des jeunes filles cependant, à cette époque de la vie, éprouvent des accidens plus ou moins graves. De tous ceux qui peuvent survenir, le plus fréquent est la difficulté que les règles ont à s'établir. Ce retard dans l'apparition du flux menstruel tient à l'excessive prédominance des tempéramens ; le tempérament sanguin étant suivi de pléthore, d'un excès de force ; le lymphatique manquant de force, le musculaire de sensibilité, et le nerveux déterminant dans d'autres organes que l'utérus, ou sur l'utérus lui-même, un plus grand degré d'activité et de sensibilité ; d'où résulte l'excès ou le défaut des forces vitales ou de la sensibilité. Enfin cet état peut être déterminé, soit par des causes dérivatives, ou par quelque vice de conformation dans les organes de la génération.

Les maladies dépendantes de la rétention sont différentes, suivant les causes qui l'ont produite. Dépend-elle, 1.° d'un excès de force, alors on voit survenir la fièvre inflammatoire, la phrénésie, la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, la péritonite ; la dysenterie, les phlegmasies cutanées, les hémorrhagies supplémentaires, qui peu-

vent affecter toutes sortes de voies, particulièrement les organes pulmonaires, qui deviennent le siége d'une hémoptysie, bientôt suivie de la désorganisation des poumons, comme j'ai été à même de le voir à une leçon de M. *Chaussier*, du 7 février 1818, chez une femme de vingt-un ans privée d'utérus, et comme je le vois dans ce moment chez une jeune personne sur le point de succomber à une phthisie, suite d'une hémoptysie déterminée par une suppression de règles, que l'on n'a pas cherché à rappeler; 2.° du défaut des forces vitales, la chlorose, l'anasarque, l'ascite, l'hydrothorax, le scorbut, la phthisie pulmonaire, la diarrhée, les éruptions pustuleuses, en sont la suite; 3.° du défaut de sensibilité; mais ce manque de sensibilité est rarement la cause des maladies violentes, tantôt la menstruation ne s'établissant pas, ou ne le faisant qu'imparfaitement; 4.° d'un excès de sensibilité; dans ce cas, au contraire, le système nerveux éprouve des altérations extrêmement nombreuses et quelquefois graves; les sympathies multipliées qui unissent le système utérin aux autres organes rendent aisément compte de la tendance que doivent avoir ces derniers à se troubler lorsque la matrice est en désordre : ainsi la tête éprouve des douleurs de divers genres, l'apoplexie, la catalepsie, la manie, comme nous l'a fait observer M. *Esquirol* dans ses leçons; la face, des convulsions; la gorge, des constrictions; le cœur, des palpitations; l'estomac, des dégoûts, des vomissemens, des crispations, l'hypochondrie, la mélancolie; enfin, quand cet excès de sensibilité est porté sur les organes de la génération, on voit survenir l'hystérie et la nymphomanie.

CHAPITRE III.

Conseils généraux relatifs à la Menstruation.

L'éruption des règles assujettissant les femmes à un grand nombre de maladies, il est donc du devoir du médecin d'indiquer

de quelle manière il faut disposer d'avance l'organisation à supporter sans effort le passage de l'enfance à la puberté, en prévenant le développement de toutes les causes capables de rendre cette époque plus ou moins funeste pour la jeune fille. Ces conseils peuvent être divisés, 1.° en prophylactiques, tirés de l'hygiène; 2.° en pharmaceutiques, selon que les accidens qui se manifestent à cette époque sont dépendans de causes internes; 3.° en moyens chirurgicaux, selon qu'ils dépendent de causes externes.

Conseils prophylactiques tirés de l'hygiène.

L'hygiène, cette belle partie de la médecine, est surtout utile aux grandes époques où des révolutions ne s'opèrent en nous qu'en portant plus ou moins de trouble dans l'organisme. La vaste matière qu'elle embrasse a été divisée en six articles, qui répondent aux six choses que les anciens appelaient improprement *non-naturelles ;* et c'est dans ces différens articles que le médecin doit puiser de sages préceptes.

Circumfusa.

L'air atmosphérique ayant la plus grande influence sur notre économie, peut devenir la source de la santé la plus florissante, comme le germe des maladies les plus destructives; aussi, au moment de la menstruation, l'air que doit respirer la jeune fille doit-il réunir des propriétés qui soient en rapport avec sa constitution. On fera respirer un air sec et vif à celle qui jouira d'un tempérament lymphatique, tandis qu'un état atmosphérique opposé conviendra surtout à celle chez laquelle la susceptibilité nerveuse sera très-prononcée. Toutes, en général, devront préférer l'air pur et la lumière bienfaisante du soleil au séjour d'appartemens où existe une atmosphère corrompue par les produits de la respiration d'une assemblée souvent nombreuse, la fumée des quinquets, des bougies, et le mélange incohérent de l'odeur des fleurs et de mille autres substances si en usage dans le grand monde.

Applicata.

La cause la plus commune des maladies des femmes est la mode; funeste instrument, qui, se présentant tous les jours sous diffé-

rentes formes, ne fait qu'accroître les ravages qu'il occasionne, et n'est conservé que pour la destruction de ce sexe charmant. Les jeunes filles, étudiant tous les moyens de plaire, ont bientôt connu tout le prix d'une taille élancée; aussi, pour mieux mériter tous les suffrages, vont-elles au-delà des intentions de la nature, et portent-elles jusqu'à l'exagération la finesse de leur taille, qui n'est obtenue qu'au moyen de corsets, de corps en baleine, sujets des déclamations du philosophe de Genève et de tous les médecins en général. Mais si ces jeunes filles espèrent en tirer avantage, elles ne connaissent pas les accidens qui peuvent en résulter. Une compression, à cet âge où la poitrine n'a pas acquis tout le développement nécessaire pour remplir ses fonctions, ne fait que gêner la respiration, dispose aux affections du poumon, les détermine, s'oppose au développement des glandes mammaires, quelquefois cause la déviation de la colonne vertébrale, et facilite ce dérangement en empêchant l'action des muscles qui s'insèrent sur son trajet. Toutes ces affections, déterminées par l'usage des corsets, ne devraient-elles pas engager les mères à les supprimer chez leurs filles? mais ces observations, dictées le plus souvent par l'amitié, sont toujours mal reçues, et le médecin voit avec peine toutes les boutiques de Paris devenir des arsenaux de destruction. Cependant nous recommandons aux jeunes filles de substituer à ce vêtement meurtrier le simple corset inventé par M. *Delacroix*, qui non-seulement a supprimé les buscs et les baleines, mais encore l'a composé d'un tissu élastique qui, se prêtant à tous les mouvemens, ne gêne point la respiration, et n'altère point les formes de la jeune fille. L'habillement des femmes, qui consiste à avoir les bras nus et les robes décolletées, n'influe pas moins sur leur santé; aussi verrions-nous bien moins de phthisies et d'autres affections du poumon, s'il venait à être rayé de la mode du jour. Mais mes conseils seraient-ils plus suivis si je leur énumérais les inconvéniens attachés à l'application de certaines eaux cosmétiques sur des parties délicates et dépourvues d'épiderme.

Les bains, si recommandables à cette époque, ne peuvent convenir à toutes les jeunes filles; c'est ainsi que, chez celles qui sont lymphatiques, les bains chauds ne peuvent être administrés, parce qu'ils ne font que relâcher les tissus. Les bains de mer, d'eau courante, pris avec des précautions convenables, sont très-salutaires; ils donnent du ton à toutes les parties, et agissent spécialement sur les viscères abdominaux. On a vu les bains froids d'eau courante accélérer, dans certains cas, la première éruption des règles.

Ingesta. Au moment de la puberté, le régime des jeunes filles doit être dirigé de manière à ne point favoriser des habitudes vicieuses aux dépens de la santé, le médecin devant avoir égard aux diverses sortes de tempéramens. A cet âge, il y a surtout en elles une propension singulière pour ce que l'on nomme *crudités;* mais les substances végétales acerbes, non mûres et acides, ne peuvent leur convenir, ces alimens causant des troubles nombreux dans les premières voix. Les alimens succulens, nourrissans, pris dans le règne animal, conviendront aux jeunes filles lymphatiques, tandis qu'un régime végétal sera suivi par celles d'une constitution pléthorique. Ces dernières devront aussi user de lait, aliment considéré par *Cabanis* « comme un sédatif direct non stupéfiant, qui modère la circulation des humeurs, et porte dans les organes du sentiment un calme particulier. » Quant au café, son usage est extrêmement contraire aux jeunes filles de constitution nerveuse; il détermine chez elles une excitation trop grande, tandis que chez celles d'un tempérament lent, épais et lymphatique, il peut être avantageux. On doit interdire aussi aux jeunes filles l'abus des pâtisseries, aliment de difficile digestion, et ne convenant nullement à celles chez qui il existe un défaut de forces vitales.

Excreta. Combien d'attention la jeune fille doit-elle avoir, au moment de l'écoulement des règles, pour empêcher les autres sécrétions de sortir de leur type naturel! car la moindre imprudence peut amener

une suppression de la menstruation, qui déterminerait des accidens plus où moins graves ; aussi doit-elle se bien couvrir, pour empêcher l'action du froid, ne point se baigner la vulve dans l'eau froide, ne point y plonger les bras ou les pieds. Il est vrai que nous avons vu d'autres excrétions prendre tous les caractères qui appartiennent à la menstruation ; mais, quelque ressemblance qu'elles aient avec elle, la seule différence de siége doit suffire pour faire redouter les accidens les plus graves.

Gesta.

L'exercice, un des moyens hygiéniques servant le plus à l'accroissement du corps, en général, est peut-être un de ceux que le sexe met le moins en pratique. Aussi, dans les grandes villes, voyons-nous combien l'inaction influe sur la santé des jeunes filles : n'est-ce pas à l'inaction qu'il faut attribuer les affections nerveuses et de langueur, qui se manifestent alors ? Ces belles dames de la société, qui ne songent qu'aux bals, aux spectacles, qui ne pensent qu'à faire briller leurs charmes ; dont les travaux du corps sont presque nuls, dont le sommeil est trop-prolongé ; faisant de la nuit le jour et du jour la nuit ; ces belles, dis-je, n'offrent-elles pas une complexion délicate épuisée par toutes sortes de jouissances fatigantes, tandis que les robustes villageoises, nourries au milieu des champs, et accoutumées à toute espèce d'exercice, présentent tous les signes de la santé la plus florissante et de la constitution la plus forte ? Ainsi donc, d'après une telle observation, les jeunes filles, au lieu de cette funeste habitude qui les porte à avoir toujours *le cul sur selle*, comme le dit M.me de Sévigné, ne feraient-elles pas mieux de se livrer à un exercice agréable, surtout celles d'un tempérament lymphatique, dont la constitution les porte à la nonchalance et à l'inertie ? Mais aussi cet exercice doit être proportionné à la force du sujet ; car, si d'un côté il donne la santé, son abus peut déterminer des maladies.

L'équitation, chez les femmes, peut rendre l'éruption des règles plus facile, de même que la danse. Ce dernier exercice a joui

d'une grande faveur chez tous les peuples anciens et modernes: une grâce aisée, naturelle, se fait remarquer dans le maintien et la tournure de la belle danseuse; il paraît vraiment fait pour la jeune fille, et est pour elle l'expression du plaisir et de la gaîté; il dissipe les maladies de langueur, et donne aux muscles de la force et de la souplesse.

Percepta. C'est à l'époque de la puberté où l'aurore d'une nouvelle vie commence à briller pour la jeune fille, que l'éducation morale mérite d'être surveillée. Le système nerveux, chez le plus grand nombre, est porté à un degré tel d'excitabilité, que tous les soins du médecin doivent tendre à le modifier au moment où la jeune fille entre dans le monde, et où une foule d'objets peuvent augmenter cette excitation. On ne permettra donc pas la lecture des romans, ouvrages qui, vous peignant l'amour sous de brillantes couleurs, ne font qu'enflammer une imagination déjà trop ardente, et qui peuvent déterminer une passion capable d'épuiser toutes les facultés physiques et morales. Toute liaison avec des personnes d'un autre sexe sera interdite. J'en dirai autant de ces amitiés trop passionnées pour des compagnes du même âge. On devra éviter ces sociétés qui, se prolongeant trop avant dans la nuit, privent la jeune fille de son sommeil, et lui mettent devant les yeux mille exemples dangereux. Il en sera de même de confidences imprudentes, de conversations un peu trop gaies, des spectacles, de la peinture, de la musique, qui donnent encore l'éveil aux passions. Cependant tous les spectacles ne sont pas dans ce cas; il en est où l'on peut acquérir des notions utiles et agréables. Il convient aussi de réprimer chez les jeunes filles leur goût pour la musique, qu'elles portent souvent à un haut degré. Cette cause développe une susceptibilité nerveuse si grande, qu'elle peut donner naissance à une foule de maladies nerveuses, toujours difficiles à guérir. La fin déplorable des trois filles de notre célèbre Grétry ne justifie-t-elle pas une semblable opinion?

Malgré l'emploi bien ordonné des moyens hygiéniques que nous venons d'indiquer, la menstruation peut encore éprouver des difficultés à s'établir. Alors il faut avoir recours aux moyens pharmaceutiques, qui doivent être employés selon le tempérament de la jeune fille ; et comme nous l'avons vu, la rétention des règles pouvant tenir, soit à un excès ou un défaut des forces vitales, soit à un excès ou un défaut de la sensibilité, les moyens pharmaceutiques seront donc dirigés contre telle ou telle prédominance de tempérament. Ainsi, 1.° les phénomènes de la puberté pouvant être retardés par un excès des forces vitales et la pléthore sanguine, il faut éloigner de la jeune fille toutes les causes qui agissent d'une manière évidente sur le tempérament sanguin. On devra prescrire une diète plus ou moins sévère, ou donner des alimens pris dans le règne végétal ; soustraire tous les assaisonnemens de haut goût, les boissons alcoholiques, le café, et leur préférer les boissons rafraîchissantes, telles que celles faites avec les végétaux acides, comme la groseille, le verjus, les citrons, les oranges, etc. On ne doit point négliger, si les efforts de la nature semblent se concentrer sur l'utérus, l'emploi des bains, des demi-bains, des pédiluves sinapisés, de la saignée générale ou locale ; au contraire, cet effort se dirige-t-il vers un organe peu susceptible d'être altéré, l'hémorrhagie supplémentaire peut être abandonée à elle-même ; tandis que, si la concentration sanguine se fait sur un organe dont la désorganisation serait la suite, il faudra dès-lors attirer le sang vers les parties génitales, au moyen de stimulans locaux, de la saignée locale et générale, d'un régime lacté, et de boissons mucilagineuses. *Conseils pharmaceutiques.*

2.° Mais si les organes de la jeune fille pèchent par le défaut de forces vitales, qu'elle soit douée d'un tempérament lymphatique, alors il faudra chercher à donner du ton à l'économie au moyen d'un vin généreux, d'alimens pris dans le règne animal, et les viandes rôties surtout. On usera des infusum aqueux et vineux, des teintures alcoholiques, des poudres d'angélique, de sauge, de

menthe, de cannelle, etc.; des amers, tels que le quina, la racine gentiane, le café : l'extrait aqueux d'opium est administré aussi avec avantage. On devra se servir des préparations martiales ferrugineuses, telles que la teinture de mars tartarisée, le vin chalybé ; les eaux minérales ferrugineuses ou salines, telles que celles de Spa, de Sedlitz et de Balaruc. Je recommanderai en outre à mes jeunes payses l'eau ferrugineuse de *la Rouillasse*, qui, employée déjà avec succès par des médecins distingués, et analysée par M. *Vauquelin*, qui lui a reconnu des propriétés médicales, a fait obtenir l'assentiment du ministre de l'intérieur pour un établissement de bains placé sous la direction de M. *Bonneau*, propriétaire. Mais, indépendamment de ces moyens, on peut encore porter une action plus directe sur la matrice par l'emploi de frictions sur l'épine du dos, de purgatifs irritans, tels que le jalap, l'aloës, la rhubarbe; d'emménagogues, comme le safran, la rue, la sabine, etc. Enfin on peut se servir avec confiance des étincelles ou commotions électriques, qui, tout en donnant de l'énergie à la fibre vivante, déterminent l'écoulement du flux menstruel, comme le prouvent les expériences de *Mauduit* (mémoire sur l'électricité).

3.° La susceptibilité nerveuse est souvent chez la jeune fille la cause la plus ordinaire de la rétention du flux menstruel; alors, on doit chercher à faire cesser cet excès de sensibilité au moyen de l'exercice qui porte son action sur le système musculaire; éviter toutes les causes excitantes, les boissons échauffantes; leur substituer de préférence l'eau de veau, de laitue, le petit-lait. Si le système nerveux continue à présenter le même degré d'excitabilité, on mettra en usage les bains de siége émolliens et narcotiques, les infusions de tilleul, d'oranger; le camphre, l'éther sulfurique, le castoréum, le musc, les gommes résines fétides, comme la gomme ammoniaque, l'assa-fœtida; les préparations narcotiques, comme l'opium, l'extrait de belladonne, de jusquiame, etc.

Le défaut de sensibilité chez les personnes essentiellement d'un tempérament musculaire n'influe pas moins sur l'éruption des

règles ; la matrice se trouvant dans une sorte d'inertie, et ayant besoin d'être retirée de cet état, on y parvient en cherchant à augmenter la sensibilité générale, soit au moyen de causes physiques et morales, soit par le secours de la pharmacie : ainsi donc les boissons de menthe, de mélisse, etc. ; les préparations emménagogues, telles que la myrrhe, l'aloës, la rue, la sabine, etc,; les fumigations aromatiques, les bains, les demi-bains, l'exercice du cheval, de la danse, l'électricité ; enfin le mariage, qui, considéré comme un stimulus très-puissant du système utérin, peut, par le plaisir qu'il procure, attirer le sang vers les parties génitales et déterminer l'écoulement menstruel.

Moyens chirurgicaux.

Lorsque la rétention des règles dépend de quelques vices de conformation, le médecin doit avoir recours à la chirurgie, qui nous offre différens moyens d'y remédier. Ces vices sont de plusieurs sortes. Les uns ont leur siége à la vulve, d'autres au conduit vulvo-utérin ; enfin il en est qui se rencontrent à l'utérus.

La vulve peut présenter l'adhérence des grandes lèvres entre elles ; adhérence qui peut être partielle ou complète, de naissance ou accidentelle. Dans le premier cas, la menstruation pourra encore avoir lieu ; dans le second, le sang, ne pouvant point s'échapper, il faudra lui donner issue en rompant l'adhérence au moyen du bistouri et de la sonde cannelée, et placer dans l'ouverture une mèche de charpie enduite de cérat.

L'oblitération du vagin est un des vices les plus fréquens de conformation des organes sexuels de la femme. Le plus apparent est caractérisé par la présence de la membrane hymen sans ouverture ; chaque époque menstruelle amène des phénomènes fâcheux : le sang ne pouvant s'échapper, on trouve une tumeur ronde, livide, avec fluctuation, placée entre les grandes lèvres et bornée en devant du vagin ; mais l'incision cruciale de cette membrane donnant sortie à une plus ou moins grande quantité d'un sang noirâtre, quelquefois très-fétide, on voit cesser tous les accidens, et

la menstruation s'établir. Un autre vice de conformation, consistant dans l'absence partielle ou totale du vagin, est extrêmement rare, et le plus souvent incurable. Cependant on a proposé de faire une incision au bas de la vulve, et de chercher à pénétrer dans la partie existante du canal : mais, dans cette opération, on court le risque d'ouvrir la vessie et le rectum ; par conséquent on ne peut donc avoir quelque probabilité de réussite que dans le cas où l'adhérence est légère, et qu'elle n'occupe qu'une très-petite étendue. Deux opérations semblables, rapportées par *Dehaën*, furent mortelles ; dans l'une on perça le rectum, dans l'autre la vessie.

De même que le vagin, la matrice présente des vices de conformation formant obstacle à l'écoulement des menstrues : 1.° l'imperforation ou l'agglutination des deux lèvres qui forment l'orifice transversal du col de l'utérus ; 2.° une membrane tapissant l'intérieur de la matrice placée au-devant de cette ouverture, et empêchant tout moyen de communication avec le vagin ; 3.° l'absence de la matrice. Dans les deux premiers cas, on peut donner issue au sang que contient la matrice, par le moyen d'un orifice artificiel fait au col de l'utérus, et par la ponction de la membrane qui bouche l'orifice utérin ; tandis que, dans l'absence complète de la matrice, la menstruation ne pouvant s'établir, la malade périt dans le marasme, ou il survient une hémorrhagie supplémentaire, qui peut remplacer l'écoulement des règles pendant un certain temps, mais qui finit presque toujours par être suivie de la désorganisation de la partie sur laquelle elle s'opère, comme nous l'a fait voir la femme dont j'ai déjà parlé, qui avait tous les attributs de son sexe, excepté le principal.

Puisse ce travail, que des circonstances particulières ne me permettent pas de traiter comme je l'avais projeté, m'obtenir l'indulgence des illustres professeurs de cette Ecole, et l'approbation de ce sexe aimable qui nous a donné le jour, a soigné notre enfance, et dont l'existence entière est destinée à embellir la nôtre !

PROPOSITIONS DIVERSES.

I.

Dans les fièvres intermittentes, peut-on regarder tous les phénomènes qui s'observent pendant l'accès comme dépendans d'une irritation nerveuse à laquelle vient participer le système vasculaire, surtout quand l'accès est violent ?

II.

Pendant l'accès des fièvres intermittentes, quel est le genre de traitement qui doit convenir ?

III.

Existe-t-il un spécifique pour la guérison des fièvres intermittentes ?

IV.

L'administration des amers, des astringens et des aromatiques, combinés pour le traitement des fièvres intermittentes, est-elle préférable à l'emploi exclusif des aromatiques, des amers et des astringens ?

V.

Dans les fièvres intermittentes pernicieuses, peut-on combattre, pendant l'accès, le symptôme local prédominant au moyen de sangsues, de vésicatoires, etc., tout en administrant le quinquina dans l'intervalle des accès ?

VI.

Dans les fièvres intermittentes, on ne doit point administrer le quinquina, ni trop près du dernier accès, ni trop près du suivant, car cette méthode manque souvent la guérison. Il faut entretenir une excitation toujours égale pour prévenir l'accès.

VII.

Les fièvres intermittentes, sub-intrantes, pernicieuses, sopo-reuses, chez les enfans, ne peuvent-elles pas être confondues avec des hydrocéphales aiguës, et l'autopsie, dans les deux cas, n'a-t-elle pas été la même ?

VIII.

Dans les engorgemens du col de l'utérus, qui passent souvent à l'état de désorganisation, pourrait-on engager la femme à devenir enceinte, espérant que le nouveau genre de vie qui survient dans la matrice pendant la grossesse amènera la guérison de ces engor-gemens ?

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

IV.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

V.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.

VI.

Quartanæ æstivæ plerumquè fiunt breves; autumnales verò longæ, et maximè quæ propè hyemem incidunt. *Sect.* 2, *aph.* 25.